

Le mythe Perec

Jean-Luc Joly

Jean-Luc Joly est président de l'association Georges Perec. Dernière œuvre parue : *Perec, l'œuvre-monde*, volume 14 des Cahiers Georges Perec qu'il a codirigé...

Certains écrivains deviennent des auteurs : ils entrent dans l'histoire littéraire, leur œuvre est étudiée, enseignée, ils sont partie prenante de la culture d'un pays, d'un continent ; certains auteurs deviennent des classiques : ce qui caractérise alors leurs livres, pour reprendre les mots d'Italo Calvino, c'est qu'ils n'ont « jamais fini de dire ce qu'ils ont à dire » ; on peut les lire et les reprendre : en dépit de leur grand âge parfois, ils sont toujours neufs, ils constituent une réserve toujours recommencée de savoir, de vérité, de sagesse. Ils sont éternellement prégnants par anticipation. Certains classiques, enfin, deviennent des mythes : le public les connaît et les reconnaît, parfois même sans les avoir lus ; ce ne sont pas simplement des créations : ils cristallisent un temps, synthétisent des invariants, résument le progrès, donnent un langage à ce qui n'en avait pas, engendrent des descendants. Perec est de ceux-là : les vingt dernières années viennent de le consacrer comme classique de la littérature française moderne ; un public élargi, bien plus vaste qu'un lectorat, en a fait un mythe : qui ne connaît aujourd'hui sa photo au chat sur l'épaule et sa tignasse en auréole, n'a entendu parler de *La Disparition*, ce roman sans « e », n'a jamais rencontré un titre décalqué de *La Vie mode d'emploi*, d'*Espèces d'espaces*, de « Penser / Classer » ? Pe-rec : ce nom

claque au vent de la culture actuelle comme un signal de reconnaissance.

Peut-on expliquer la naissance d'un mythe ? Comprendre comment il naît, grandit, devient, s'installe, perdure, s'éternise ? Ulysse, Électre, Ovide, Arthur, Lancelot, Rabelais, Don Quichotte, Shakespeare, Dom Juan, Molière, Voltaire, Hugo, Rimbaud, Céline, Charlot, Marilyn... Perec ! Qu'est-ce qui fait soudain d'un nom un symbole, qu'un patronyme devienne antonomase ? Le plus généralement, on le comprend avec le recul du temps, quand notre regard se détache, que l'Histoire se dessine, que les études apportent éclairages et explications. Mais Perec, certainement l'un des rares mythes littéraires français actuels (peut-être avec Houellebecq, encore en formation) a-t-il suffisamment reculé dans le temps avec son œuvre pour que nous puissions en percevoir l'image constituée, autre chose que les pièces qui en forment le puzzle, comprendre quel rôle essentiel il joue dans les temps modernes pour occuper semblable position ?

En dépit de la difficulté de l'exercice, tentons d'explorer quelques pistes, de disposer quelques balises, de reconstituer les bords de cette mythisation à défaut d'en apercevoir d'ores et déjà le cœur, sinon l'âme.

UNE PRÉSENCE TUTÉLAIRE MAIS TARDIVE

De son vivant, l'œuvre de Perec, sans avoir connu de véritable purgatoire (même si les débuts furent difficiles – mais n'est-ce pas composante obligée d'un devenir mythique ?), n'a pas connu non plus de succès fulgurant. Sa fortune est largement posthume. Certes il y eut le Renaudot pour *Les Choses* en 1965, et le Médicis pour *La Vie mode d'emploi* en 1978, mais par la suite ni Goncourt, ni Nobel, ni tirages mirifiques, ni même éditeur prestigieux. Et Perec, on le sait, a occupé durant presque toute sa vie d'écrivain un emploi purement alimentaire de documentaliste. Mieux, ou plutôt pire : entre *Les Choses* et *La Vie mode d'emploi*, il disparaît quelque peu du paysage littéraire, traverse une assez longue parenthèse ; il publie mais tend à devenir confidentiel. Il faut dire qu'il y met du sien : à peine l'œuvre lancée avec succès sur une piste sans doute trop complaisamment sociologique, qu'elle bifurque vers une pochade, une sotie (*Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?*), puis explore une direction diamétralement opposée, les strates indécidables d'une dépression, en un récit poétique lancinant avec énonciation à la deuxième personne du singulier (*Un homme qui dort*) ; Perec eut beau tenter d'unifier a posteriori ces commencements hétérogènes (*Les Choses* comme lieux rhétoriques de la consommation, *Un homme qui dort* comme ceux de l'indifférence), les changements de cap furent d'emblée trop prononcés pour autoriser le parcours simple et saisissable d'un début d'œuvre. S'ensuivirent, après l'entrée

à l'Oulipo en 1967, une longue tentation de l'avant-garde (acrobaties linguistiques de *La Disparition* et des *Revenentes*, projets autobiographiques limites, récits de rêves dans *La Boutique obscure*, *Hörspiele* pour la radio sarroise, poésie oulipienne radicale d'*Alphabets* ou de *La Clôture...*), diverses aventures cinématographiques, quantité de petites collaborations et de travaux alimentaires, des mots croisés et des jeux en tous genres... qui ne le prédisposèrent pas non plus à une réception élargie. Ni *Espèces d'espaces* en 1974 ni surtout *W ou le souvenir d'enfance* en 1975, deux œuvres pourtant majeures, ne suffirent à le réconcilier avec le succès. En vérité, il fallut attendre 1978 et le doublé *Je me souviens – La Vie mode d'emploi*, un nouveau départ avec un nouvel éditeur (Paul Otchakovsky-Laurens chez Hachette) pour que Perec pût espérer vivre enfin de sa plume. Il ne manque alors pas de projets, puisqu'il souhaite écrire « tout ce qu'il est possible à un homme d'aujourd'hui d'écrire », envisage notamment le grand projet des *Choses communes*, de reprendre des chantiers abandonnés... mais la vie ne lui laissera le temps que de publier encore *Un cabinet d'amateur*, *Récits d'Ellis Island* et *Le Voyage d'hiver*, laissant "53 Jours" en plan et son désir ancien d'écrire un roman policier. Si bien qu'au début des années quatre-vingts, Bernard Magné¹, son premier exégète d'importance, qui lui écrit pour lui confesser son admiration et lui poser quelques questions, se lamente également que certains de ses livres sont désormais introuvables, indisponibles (« Vous resterait-il un exemplaire du *Petit traité invitant à la découverte subtile*

¹ Voir l'article que Bernard Magné avait consacré à Georges Perec dans l'ancienne forme de la revue *Diasporiques* n°37 (mars 2006) pages 4-7 : <https://cercle-gaston-cremieux.fr/IMG/pdf/D37.pdf>.

de l'art du go, qui est épuisé ? »).

Que se passe-t-il donc ensuite pour que cet auteur certes estimé et connu mais peut-être pas au premier rang de la classe littéraire française, déconcertant à force de n'avoir jamais voulu écrire deux fois de suite le même livre, partagé entre le ludique, le romanesque, l'autobiographique et le sociologique comme il le résumait lui-même, se mette à devenir en vingt ans à peine une référence presque obligée, un marqueur d'importance, un « contemporain capital » ? On sait que les Oulipiens, pour exprimer cette présence tutélaire qui peut même parfois lasser à force d'être devenue commune, ont une expression à la fois ironique et laudative : « Georges y avait pensé ! » Car la postérité semble avoir offert à Perec ce qui lui avait été refusé de son vivant.

ÊTRE DÉSORMAIS PARTOUT À LA FOIS

Indéniablement, il y eut le concours d'un certain nombre de passeurs avec, au premier chef, l'inlassable travail à la fois discret et vigilant de Paulette Perec : à l'université, divers commentateurs dont Bernard Magné, nous l'avons vu, qui fit comprendre la grammaire de l'œuvre et organisa en 1984 un premier colloque de Cerisy consacré à Perec, Claude Burgelin (ami et critique subtil, auteur du premier essai publié sur l'auteur, *Georges Perec*, en 1988 au Seuil) ou Marcel Bénabou qui anima de nombreuses années à l'université de Jussieu le « séminaire Perec » ; assez rapidement, la critique perecquienne démultipliée ne se suffit plus d'une seule revue, les *Cahiers Georges Perec*, mais en

suscite une autre : *Le Cabinet d'amateur*. Assez vite, elle eut ses courants, formaliste, sociologique, psychanalytique, herméneutique, génétique... L'œuvre de Perec, par sa plasticité ou sa polysémie, répondit chaque fois (et continue d'ailleurs de répondre) à tous les langages critiques, ce qui est précisément le signe d'une grande œuvre, on le sait avec Barthes. L'Association Georges Perec fut fondée dès décembre 1982, quelques mois seulement après la mort de Perec, par un petit groupe d'amis, de proches, d'admirateurs et en s'appuyant sur la collection d'Éric Beaumatin, tombé en « perecquie » encore adolescent, qui réunit assez rapidement des publics très divers, non seulement des spécialistes de l'œuvre ou des lecteurs avisés et exigeants, mais aussi des amateurs au sens étymologique et noble du terme qui ont toujours appartenu, fait suffisamment rare pour être noté, à des milieux contrastés : littéraires et scientifiques, passionnés de jeux et d'énigmes, décrypteurs et cabalistes, intéressés aussi bien par l'orphelin de la Shoah que par le virtuose de la lettre. Une anecdote parmi d'autres : alors qu'il n'avait que 12 ans, le jeune Benjamin Lazar vint frapper à sa porte, fut reçu par Paulette à qui il déclara que Perec était son écrivain préféré et qu'il voulait adhérer à son association, ce qui fut fait avec le titre de membre d'honneur ! Dans le domaine de l'édition, Maurice Olender (l'inventeur de *Penser / Classer*), d'abord secondé par Ela Bienenfeld, cousine, sœur de cœur et premier ayant-droit de l'écrivain, désormais épaulé par sa nièce, Sylvia Richardson, entreprit très tôt de publier ce qu'il continue d'appeler (car il est toujours en cours)

« l'atelier posthume de Perec », d'abord chez Hachette puis au Seuil, en commençant par réunir quantité de textes courts dispersés en revues et souvent augmentés d'inédits, notamment issus des archives de l'écrivain déposées en 1986 à la Bibliothèque de l'Arsenal (*Penser / Classer, L'Infra-ordinaire, Je suis né*), puis en donnant accès à des textes jusqu'alors oubliés, rares, ou confidentiels mais dont on n'imaginerait pas un seul instant aujourd'hui qu'ils ne fissent pas partie de l'œuvre perecquienne (*LG, Vœux, Beaux Présents Belles Absentes, Cantatrix Soprana L*), avant de révéler deux juvenilia longtemps crues perdues : *Le Condottiere* et *L'Attentat de Sarajevo*.

Ce qui caractérise encore ces débuts de fortune littéraire, c'est la dimension internationale qu'ils prennent presque d'emblée. Perec a très vite intéressé les traducteurs, et ce pour des raisons très diverses : *Les Choses*, par exemple, grâce à sa réputation pourtant en partie usurpée de roman socio-critique, connut un grand succès immédiat en Europe de l'Est où il fut multiplement traduit (et mis au programme des départements de sociologie des universités – comme en France d'ailleurs) ; les œuvres à contraintes par exemple encore suscitèrent rapidement une émulation virtuose en Europe mais aussi en Russie ou au Japon. Si bien que, dès la fin du siècle précédent, Perec est avec Marguerite Duras parmi les écrivains français les plus traduits et les plus étudiés à l'étranger. La première thèse qui lui est consacrée est ainsi celle d'une chercheuse portugaise, Maria-Eduarda Keating ; elle porte sur *La Vie mode d'emploi* et fut soutenue à Toulouse sous la direction

de Bernard Magné (dont les étudiants ne tardèrent pas à apporter des contributions majeures : Dominique Bertelli et Mireille Ribière, entre autres, devenus ensuite les éditeurs des indispensables *Entretiens et Conférences* qui révélèrent à quel point Perec, l'un des rares contemporains à n'avoir pas accompagné son œuvre d'essais critiques, avait néanmoins élaboré – mais en créateur d'abord – une théorie de son œuvre). Depuis, cette dimension internationale de l'aura perecquienne n'a fait que croître et la plupart des livres de notre auteur sont disponibles en quantité de langues étrangères. Pour nous limiter à un seul exemple, *Espèces d'espaces* a été traduit à peu près dans toutes les langues européennes majeures, plus le slovaque, le finnois, le danois ; et en dehors de l'espace européen, l'arabe, le turc et le chinois.

L'AURA PERECQUIENNE

Tout ceci ne tarde pas à susciter échos, hommages, références, compagnonnages, confluences, influences dans toutes sortes de champs disciplinaires : littérature, naturellement, que ce soit en France ou à l'étranger, et ce dans toutes sortes de genres, des plus expérimentaux ou courants à la littérature jeunesse, mais aussi cinéma, arts plastiques, illustration, musique et opéra, ou encore, de façon plus surprenante, architecture et arts ou pratiques de l'espace, géographie, sociologie, jeu vidéo ! Perec est devenu une sorte de roue sans fin de la création contemporaine, essentiellement parce qu'il fut un prodigieux inventeur et explorateur de formes, de protocoles, de dispositifs à travers lesquels étudier, rapporter

ou rendre compte du réel – et naturellement à poursuivre et reprendre. Qu'on songe ici à la fortune des « Je me souviens » (pourtant empruntés au départ au poète américain Joe Brainard mais dont la formule fut « fixée » par Perec), à la productivité des exercices d'application proposés dans *Espèces d'espaces*, dont le titre a été maintes fois réutilisé, tout comme (tels quels ou pour leur « formule ») ceux de *La Vie mode d'emploi* ou de *Penser / Classer*. L'œuvre de Perec est devenue un manuel dans bon nombre d'écoles d'art ou d'architecture et s'est faite bréviaire pour les ateliers d'écriture. On se fera une idée plus précise de la nombreuse cohorte des héritiers perecquiens (qui sont en dialogue libre et ouvert avec leur inspirateur, non en relation de soumission ou d'inféodation) en parcourant les derniers volumes des *Cahiers Georges Perec* qui se sont attachés, dans une démarche comparatiste au sens large, à explorer les rapports de Perec au cinéma (n° 9, « Le cinématographe »), à l'art contemporain (n° 10, « Perec et l'art contemporain »), aux littératures française et étrangère contemporaines ou non (n° 11, « Filiations perecquiennes », n° 14, « Perec, l'œuvre-monde »), aux arts et pratiques de l'espace (n° 12, « Espèces d'espaces perecquiens »). Perec n'est plus seulement, en termes de cosmologie, un astéroïde (la petite planète n° 2817 [1982 UJ] baptisée de son nom en 1984), ou une comète, mais bel et bien une galaxie.

Autres et derniers signes actuels de tout ceci : en 2015 un second colloque de Cerisy lui est consacré, organisé par Christelle Reggiani ; en 2017 Perec entre dans la Bibliothèque de la Pléiade avec deux tomes

d'*Œuvres* ; en 2020, ses archives rejoignent, à la suite d'une dation, les collections de la Bibliothèque nationale de France ; cette année 2021, le volume 14 des *Cahiers Georges Perec* (« Perec, l'œuvre-monde ») réunit, pour saluer la dimension transnationale de l'œuvre perecquienne, des contributions venues de France mais aussi du Luxembourg, des États-Unis d'Amérique, du Japon, de Serbie, d'Allemagne, d'Italie, de Taïwan, des Pays-Bas, d'Argentine, du Mexique, du Brésil, du Canada ; en 2022, pour la quarantième anniversaire de sa disparition, paraîtra un inédit majeur, œuvre mythique quoique inaboutie, *Lieux*, aux éditions du Seuil ; en 2023-2024, la Bibliothèque nationale de France lui consacrerait une grande exposition. Depuis peu, une peinture murale spontanée orne le coin des rues Denoyez et Ramponeau à Belleville, non loin de la rue Vilin, hommage d'un anonyme, adoption de Perec par l'art de la rue.

LES POUVOIRS DE L'ÉCRITURE

Risquons donc une hypothèse explicative : si Perec nous est devenu à ce point indispensable, n'est-ce pas d'abord parce que son œuvre, écrite, on le sait, contre la disparition, le vide, la mort et le chaos, est d'abord et avant tout, par son inlassable labeur de sauvegarde des traces, d'affirmation du souvenir, ses entreprises d'inventaires, d'épuisements, de recherche de totalités, une œuvre de résilience, de renaissance, d'affirmation rare aujourd'hui des « pouvoirs de l'écriture » ? « L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. » ☉



© ALAIN VALETTE